

López. S. Bastos and M. Camus, dirs. Pp. 367–391.
Cordoba: Université de Cordoba.

Taracena, Luis Pedro

2009 Las violencias desbordadas. Un epílogo. *Dans*
Guatemala. Violencias desbordadas de Julián López.
S. Bastos and M. Camus, dirs. Pp. 393–415. Cordoba:
Université de Cordoba.

Daniel Clément, *La terre qui pousse : l'ethnobotanique innue d'Ekuanitshit*, 2^e édition, Ste-Foy : Presses de l'Université Laval, coll. Mondes autochtones, 2014, 247 pages.

Recenseur : Alain Cuerrier
Institut de recherche en biologie végétale,
Université de Montréal

Ce livre représente une deuxième impression du livre publié en 1990 par les Presses de l'Université Laval. L'auteur y apporte quelques ajouts et correctifs (deux références supplémentaires, outre les siennes, et une mise à jour de certains termes relatifs aux Innus) sans pour autant faire une refonte de la première édition. Ceux qui possèdent un exemplaire de 1990 gagneront peu à se procurer celui-ci. Pour ceux et celles qui n'ont pas eu l'occasion de se procurer la première édition, voici votre chance.

Il existe peu de documents ciblant l'ethnobotanique innue, si ce n'est le travail de Géraldine Laurendeau (2010; 2015). D'où l'intérêt de cet ouvrage. Il est dommage toutefois que l'auteur n'ait pas pris le temps de revoir les parties plus théoriques de la première version du livre à la lumière des travaux récents sur l'ethnobiologie (comme ceux de Atran 1986, Berlin 1992, Hunn & Brown 2011, Medin & Atran 1999, ou Turner 1997 pour ne nommer que ceux-ci).

Les chapitres se succèdent de la théorie à la nomenclature et l'utilisation des plantes, en passant par la méthode ethnographique utilisée par l'auteur, la vie des plantes, leur classification, les principes d'identification et d'utilisations. Le tout se termine par la liste des plantes récoltées qui ont mené à un lexique innu. La nomenclature quant aux noms latins est désuète, ce qui n'empêche toutefois personne de lier noms latins et noms innus. L'utilisation de certains termes botaniques demeure, par ailleurs, quelque peu imprécise : les lycopodes ne possèdent pas de rhizomes à proprement parlé ou, encore, les lichens, de racines. Un travail de mise à niveau, sans être obligatoire, aurait été souhaitable. Il faut toutefois rappeler qu'il ne s'agit pas ici d'un ouvrage de botanique. Le lexique innu représente une somme concise fort utile pour quiconque entreprend un travail similaire avec une nation appartenant à la famille algonquienne.

Le lecteur apprendra ainsi qu'il existe 23 lexèmes pour nommer les plantes à fruits. En tout, l'auteur déploie un lexique comprenant plus de 120 lexèmes. Par ailleurs, la classification innue d'Ekuanitshit est surtout fondée sur des critères morphologiques, donc d'ordre sensoriel, soit la taille ou le port des plantes. L'étymologie renvoie également aux relations avec les animaux. C'est ainsi que le sorbier décoratif (*Sorbus decora*) se nomme *Mashkuminânakashî*, qui réfère à l'ours (*mashku*).

L'auteur pousse l'exploration plus loin en rattachant la part animée des lexèmes à des forces spirituelles ou des qualités humaines. Les arbres sont ici privilégiés : 12 lexèmes animés pour un total de 23. Par son importance et sa forme, sans doute, mais aussi et surtout, souligne Clément, sa présence dans la fabrication de la tente tremblante, l'arbre ne peut qu'être de genre animé. Certains sites ou habitats renvoient aux plantes, à leur présence. Ainsi, *Shakuteu-minishtuk* identifie un lieu, celui de l'île aux chicoutés. Cette dénomination semble assez courante parmi les Premières Nations et les Inuit du Québec. L'identification des plantes chez les Innus d'Ekuanitshit repose sur l'habitat où pousse la plante, mais également sur l'odeur des plantes (écorce ou tige), le goût, ainsi que des critères visuels (la forme des feuilles, la couleur des fruits). Ce sont en occurrence les mêmes critères utilisés par les botanistes.

Il faut d'abord comprendre le but que l'auteur s'est donné. Clément nous dit que le tout est « de découvrir les fondements des connaissances d'un peuple » (21). Il part du fait que la taxonomie/classification se résume à une simple manifestation de cette connaissance. Afin de situer cette manifestation, l'auteur suit de près l'approche utilisée par Claudine Friedberg (1968), soit de miser autant sur 1) l'identification des plantes, 2) leur nomenclature, que 3) leur système de représentation. Ces trois axes finissent par structurer également le livre en autant de chapitres. Ces derniers, sept au total, reposent surtout sur des interviews réalisées avec quatre Innus en 1982, soit deux femmes et deux hommes. Des interviews antérieures (1981) plus succinctes ont eu lieu avec quatre autres Innus. L'auteur présente au chapitre 4 la classification innue sous la forme d'arbres généalogiques à partir de l'élément terre (*ashtsi*). Ce livre montre la complexité du lien plante-innu ainsi que la richesse du savoir innu quant aux plantes. Cette complexité est également liée à la culture innue qui voit autant dans le mot fleur (*uâpukuma*), l'organe, qu'un groupe assez flou. L'auteur articule certaines classifications sur la base du sexe. Par exemple, les femmes utilisent des noms génériques pour certaines plantes médicinales (*uâpush-ushkâtiâpîa*; *Aralia nudicaulis*; aralie à tige nue), terme non recensé par l'auteur chez les hommes interviewés. Des travaux récents ont néanmoins montré que la séparation des tâches (et du lexique qui en découle) n'est pas toujours aussi solide que l'on aimerait le croire. Il serait intéressant d'augmenter le nombre d'interviews afin de mieux saisir cette différenciation.

Le chapitre 6 cible les utilisations des plantes, chapitre des plus intéressants pour quiconque s'intéresse aux plantes médicinales indigènes au Québec et aux plantes dites technologiques. Ces dernières servent à fabriquer des raquettes, des manches de hache ou des tambours. Ce sont majoritairement des arbres. En ce qui a trait aux plantes médicinales, autant les plantes herbacées que les arbres sont utilisés. Les plantes comestibles ferment la marche des utilisations et l'on ne recense ici que les plantes à fruits comestibles.

En 1990, lors de la parution de sa première édition, ce livre venait combler un vide. Il n'existait alors que quelques travaux sommaires de botanistes et d'anthropologues. Qu'en est-il en 2015? Les articles et livres, quoique plus nombreux, ne sont toujours pas légion! Ce faisant, le savoir traditionnel sur les plantes disparaît. Il faut donc applaudir les efforts déployés par certaines communautés pour le conserver. Pour ceux qui n'ont pas accès aux communautés autochtones du Québec, ou

à ce savoir toujours vivant, vous y avez maintenant de nouveau accès grâce à cette compilation ainsi qu'à celle de Laurendeau (2015) ou de Cuerrier et les aînés de Kangiqsujuaq (2011).

Références

- Atran, S.
1986 Fondements de l'histoire naturelle. Pour une anthropologie de la science. Bruxelles : Éditions Complexe, Paris, 244 p.
- Berlin, B.
1992 Ethnobiological Classification. Princeton University Press, Princeton, 335 p.
- Cuerrier et les aînés de Kangiqsujuaq.
2011 Le savoir botanique des Inuit de Kangiqsujuaq, Nunavik. Institut culturel Avataq, Montréal, 88 p.
- Friedberg, C.
1968 Les méthodes d'enquête en ethnobotanique, comment mettre en évidence les classifications indigènes? JATBA 15 : 297-324.
- Hunn, E.S. & C.H. Brown.
2011 Linguistic Ethnobiology. Pp. 319-333. In : E.N. Anderson, D. Pearsall, E. Hunn, and N. Turner (eds.). Ethnobiology. Wiley & Blackwell, Hoboken.
- Laurendeau, G.
2010 Usages des plantes par les Pekuakamiulnuatsh : étude sur la transmission des savoirs dans la communauté innue de Mashteuiatsh. MSc Université Laval, Ste-Foy.
- Laurendeau, G. (dir.)
2015 Savoirs des Pekuakamiulnuatsh sur les plantes médicinales. Forêt modèle du Lac-Saint-Jean, Saint-Félicien, 112 p.
- Medin, D. & S. Atran (eds.).
1999 Folkbiology. The MIT Press, Cambridge, 504 p.
- Turner N.J.
1997 "Le fruit de l'ours": Les rapports entre les plantes et les animaux dans les langues et les cultures amérindiennes de la Côte-Ouest. Recherches amérindiennes au Québec 27(3-4) : 31-48.
-